



DOUBLE MURDER

ENTRETIEN AVEC HOFESH SHECHTER

Dans *Sun* en 2014 apparaissait *Clowns*, un passage, puis une pièce à part entière en 2016, intégrée à *Show* en 2018 et que nous retrouverons en 2020 dans *Double Murder*. D'où vient ce souhait de reprendre, intégrer, retravailler des éléments antérieurs de vos créations ?

Hofesh Shechter : Si je sens que je n'en ai pas fini avec une pièce, je continue à la travailler. Ce segment pris du spectacle *Sun* méritait un travail de réédition. Et l'année dernière, lors de la dernière représentation de *Show* qui est la plus longue version de *Clowns* jamais travaillée, il a été très dur pour moi de lâcher prise. C'est un spectacle qui a eu un très grand succès et un fort impact sur les spectateurs. Il a encore une vraie force, un large écho, et je me suis dit que j'aimerais lui prévoir une suite. La première partie que nous allons voir ne sera ni exactement *Clowns* ni vraiment *Show*, mais quelque chose entre les deux et qui aura sa réponse dans un deuxième temps, comme une réflexion « après coup ». J'ai la chance d'avoir un terrain de jeu pour faire ce qui me tient à cœur et d'avoir aussi beaucoup de liberté. Je crois que la réponse à *Show*, qui était un spectacle interprété par ma jeune compagnie Shechter II, arrive aujourd'hui avec *Double Murder* grâce à l'interprétation plus mature de la Hofesh Shechter Company. J'aime aussi me mettre au défi et tenter de me surprendre moi-même. Les spectateurs qui vont voir mon travail savent qu'ils vont s'immerger dans une certaine atmosphère où il y aura de la colère, du sarcasme, de l'humour, de la noirceur. Mais ils savent aussi que je vais toujours rechercher de nouvelles façons de m'exprimer, d'imaginer d'autres langages et de nouvelles énergies avec lesquelles partager du plaisir.

Le titre *Double Murder* semble dangereux. Il comporte un sens dans le sens. À quoi devons-nous nous attendre ?

Il faut toujours s'attendre à l'inattendu ; c'est ce que je souhaite pour mon public. *Clowns* a un côté très joueur, c'est une pièce qui peut être drôle ou grave selon l'humeur des spectateurs. Elle célèbre d'une certaine manière un « meurtre chorégraphié » dans toute sa beauté et son horreur. Elle utilise beaucoup de maquillage, c'est du grand spectacle, un « show » qui explose à la figure du public. Pour la nouvelle pièce, je souhaitais une atmosphère complètement différente, une sorte de remède, un processus de guérison. Il s'agissait de remettre tout à plat, enlever les fards et se débarrasser des faux-semblants pour se retrouver dans une situation plus dépouillée, dévoilant une grande vulnérabilité. Je voulais explorer l'autre côté, mener une observation intérieure sur la manière de faire face à une réalité dure et complexe.

Il peut y avoir plusieurs manières de comprendre le titre. Il doit piquer l'intérêt des spectateurs, c'est une sorte de clé pour savoir dans quoi ils s'engagent, un indice qui va éveiller leur imagination. La phrase « il y a plus d'une façon de mourir » m'a inspiré le titre. Il y a bien sûr la mort physique du corps, mais celle aussi de l'esprit. Il existe quelque chose d'une douleur intérieure que l'on révèle et qui peut tuer à petit feu. Ce qui laisse deviner qu'il y a une manière rapide et une plus lente de mourir... *Double Murder* est aussi plus simplement un jeu de mots pour les deux versants de ce programme qui comportent chacun une forme de « meurtre ». Je n'essaierai pas trop d'expliquer mais, quand je tombe amoureux d'un titre, je sens juste que c'est le bon. Alors oui, c'est un titre inquiétant, menaçant, qui renferme un certain danger. La première pièce est dangereuse et la seconde l'est aussi mais pour d'autres raisons...

Pour une raison équivoque : notre fascination collective pour la violence...

Oui, nous aimons la violence, nous y sommes « accro », elle est dans les meilleurs films que nous regardons, c'est devenu une distraction. La frontière est de plus en plus ténue entre divertissement et violence mais, tout doucement, nous sommes en train de nous rendre compte de ce phénomène. Je suis parti de la notion philosophique du *zeitgeist*, « l'esprit de notre temps », dans ce début de prise de conscience sur notre incapacité à arrêter de nous entretuer, pour tenter de regarder les choses sous un angle différent.

L'idée était de réaliser que, si les gens sont horribles les uns avec les autres, nous devrions plutôt ralentir et nous entraîner petit à petit à devenir bienveillants et attentionnés. *Clowns* dépeint un monde auquel je cherche un antidote pour qu'il retrouve des contrastes. Afin de faire ressortir ces tonalités dans la nouvelle pièce, j'ai fondé la relation entre les danseurs et les spectateurs sur des qualités humaines telles que la fragilité, la douceur et la compassion. C'est probablement un besoin pathétique d'espoir mais je crois vraiment que la monnaie la plus précieuse que nous possédons aujourd'hui a quelque chose à voir avec l'espoir... avec le temps aussi. C'est peut-être un peu naïf et utopique, mais nous avons besoin de cette naïveté.

Il y a un humour dans vos pièces, qui n'est jamais loin du sarcasme. Une certaine mélancolie qui s'apparente bien à la figure du clown...

Le sarcasme est un bon moyen de transformer la colère et de digérer l'information un peu plus facilement, même si parfois on le prend en plein visage. L'humour peut entraîner une libération. Les sujets graves créent de la tension et l'humour permet de relâcher la pression. Mais nous sommes toujours ici sur le fil du rasoir car l'humour peut basculer dans le sarcasme, il est porteur de mauvaises nouvelles... c'est un pas de plus dans la gravité. J'aime ne pas savoir où nous en sommes avec le spectacle, si nous sommes dans la dérision ou non, si le sujet est grave, triste ou amusant. Et je pense que c'est une bonne attitude face à la vie, bien résumée par l'expression « ce pourrait être drôle si ce n'était pas si triste ». C'est aussi une attitude très caractéristique de la culture juive, quand les choses vont vraiment très mal, le seul moyen d'y survivre est d'en rire. L'humour est porteur d'une étincelle de vie et il est d'une grande puissance. Il permet de mettre en perspective, d'avoir la sensation de s'élever au-dessus d'une situation et de ne pas s'y noyer. C'est aussi pour moi une manière d'utiliser toute la gamme d'émotions qui constitue notre humanité, ne pas tomber dans une mélancolie qui pourrait paraître mièvre et pas vraiment crédible. Je m'interroge toujours sur la tonalité d'une pièce, si cela devient trop dur, j'ajoute une blague pour ne pas être trop sérieux, mais si le spectacle est trop comique, ce n'est pas réel non plus. La réalité se trouve quelque part dans cette palette d'émotions.

Comment avez-vous développé et articulé la scénographie de ce double programme entre conception des lumières, composition de la musique et travail avec les danseurs ?

C'est un assemblage assez complexe entre la lumière, la chorégraphie, les images et le son. J'aime beaucoup l'idée que tout converge vers une seule émotion dans un même temps donné. La musique – que je compose aussi – les images, les mouvements, tout est entrelacé et inséparable. Quand les lumières entrent en jeu, j'ai déjà une bonne idée de l'atmosphère du spectacle. C'est là que les concepteurs lumière rejoignent mon univers et proposent leurs idées pour concrétiser cette atmosphère. Pour la nouvelle création, je voulais une lumière différente au plateau pour briser toutes les barrières possibles entre les danseurs et le public, pour ouvrir, décroquer et révéler, comme une forme de thérapie. La musique et la chorégraphie se développent dans un même mouvement, se précisent dans un même souffle et arrivent ensemble à maturité. Pour la musique, je souhaitais qu'il y ait des liens avec celle déjà composée pour *Clowns*. Elle comprend aussi beaucoup de voix et de chants mais dans une tonalité plus douce. Ce sont des voix réconfortantes comme un chant qui apaise. Si *Clowns* possède un rythme fort et percutant, la nouvelle partition est beaucoup plus paisible et nous plonge dans une ambiance contemplative. J'ai essayé de composer une musique qui produit une énergie positive, qui apporte de la lumière plutôt que de la colère. Les danseurs ont aussi une importance primordiale dans le processus créatif, car une grande part du spectacle vient de leur vulnérabilité. Nous avons beaucoup improvisé et créé des situations de fragilité extrême, des points de rupture pour voir où et comment nous lâchons prise. Nous voulions tester les limites. Tout va vite dans mes spectacles, le public n'a pas le temps de penser, de rationaliser, seulement de ressentir les émotions fortes et les tensions. Dans le second opus, je souhaite donner du temps aux spectateurs et aux danseurs. Il s'agit vraiment de réparer, d'arranger, de trouver un antidote à ce poison. C'est une sorte de contrepoint à *Clowns* mais aussi un moment d'observation, de réflexion, de contemplation et non plus un train lancé à pleine vitesse.

Entretien réalisé par Malika Baaziz le 2 décembre 2019